



La Matinale du Monde
jeudi 27 août 2026 1327 mots

Aussi paru dans 26 août 2026 - Le Monde (site web)

« Ça fait du bien de se rentrer dedans » : l'euphorie du pogo, quand les corps entrent en collision dans les festivals et les concerts

Par Mélanie Chenouard

La foule est déjà compacte, mais les plus opiniâtres creusent encore un sillon pour être au plus près de la scène. Quelques minutes avant le concert de Jeune Morty, samedi 6 juin sur la « Canopée » du festival We Love Green, le ciel gris au-dessus du bois de Vincennes, dans l'Est parisien, contraste avec les visages réjouis du jeune public. Il y a ceux qui se préparent pour aller en découdre, pulls noués autour de la taille et casquettes enlevées par précaution – « Ça m'est arrivé une fois d'en perdre une, celle-là j'y tiens ! » – et ceux, comme Maé (les personnes citées par un prénom ont requis l'anonymat), 25 ans, venue avec « une quinzaine de copains », qui préfère prévenir : « Alors moi, par contre, les pogos... no, no ! » Pourquoi pas ? « Je suis un petit gabarit, donc ça me fait un peu peur », explique-t-elle, avant de lâcher : « Je dis ça, mais, à tous les coups, je vais finir dedans. »

Le vent se lève et les bras aussi : ça y est, le rappeur franco-ivoirien de 24 ans débarque sur la scène comme un boulet de canon. Le pogo est instantané : dès le premier morceau, la fosse est montée sur ressort et un cercle se forme. A la première minute du concert, une paire de lunettes de vue tombe dans l'herbe jaunie. Une main la rattrape in extremis, et c'est parti.

Ce soir-là, les participants ont entre 16 et 25 ans. Les cheveux collés au front par la sueur, Gonçalo, 24 ans, s'extirpe de l'amas de corps qui s'est formé devant le concert du rappeur NeS, quelques heures avant celui de Jeune Morty. Le jeune homme est encore haletant quand on lui demande ce qu'il a ressenti. Sa réponse tient en quelques mots : « Je suis en vie ! » Parce que, comme l'a dit NeS sur scène quelques minutes plus tôt, « ça fait du bien de se rentrer dedans ».

« Dans le pogo, il y a cette dimension d'appartenance à une communauté, c'est émotionnel, mais c'est aussi très concret », décrit Sacha Thiébaud, docteur en Staps. Il se décrit lui-même comme un pogoteur contrarié, qui « appréhende le contact physique » – et qui y va désormais plutôt à petite dose. « Il y a la sueur de tout le monde, et les caractéristiques corporelles des uns et des autres. Ceux qui ont un poids supérieur poussent plutôt les autres, alors que ceux qui traversent la fosse sont souvent des gabarits plus minces... »

« Se laisser aller »

A la lisière du cercle, il y a les sympathisants : ceux qui apprécient le spectacle du pogo, mais n'osent pas (encore ?) s'abandonner dans la fosse aux lions. C'est le cas d'Ivoire, 17 ans, venue avec son frère de 14 ans et leur père, âgé de 45 ans, qui protège les deux adolescents d'un bras et leur demande régulièrement s'ils vont bien. Ivoire comprend tout à fait l'euphorie du pogo, qu'elle regarde avec envie : « Il y a l'idée de se laisser aller, d'être au contact des autres. »

Ce contact-là, quand on accepte de s'y abandonner, c'est une collision des corps unique en son genre. Le 29 juin 2023, au Bataclan, Eddie (40 ans à l'époque) assiste au concert de Death Grips, groupe de hip-hop américain originaire de Sacramento. « Dès la deuxième chanson, le pogo démarre et il y a une vague de chaleur qui remonte, ce qui fait que, très vite, on se retrouve torse nu : les filles comme les garçons. »

Au bout de vingt minutes « étouffantes, qui sollicitent tous [ses] muscles pour rester debout et ramasser les autres », se souvient Eddie, il lui faut ressortir du cercle pour se reposer. Il en ressort avec un œil au beurre noir administré par « une petite qui levait les bras en sautant ». Mais la douleur, à ce moment-là, a quelque chose « de presque sacrificiel », juge-t-il : « On se dit : "Ça y est, j'ai fait ma part !" » Ce qu'Eddie n'est pas près d'oublier, c'est le formidable « regain d'énergie » que lui ont procuré ces pogos : « Quand je suis arrivé à ce concert, j'avais 40 ans, et quand j'en suis ressorti, j'en avais 26. »

On aurait pu croire cette tradition du pogo perdue à jamais, tant les années de pandémie nous ont appris à garder nos distances. Pourtant, en 2026, cette proximité physique est toujours plébiscitée par les jeunes amateurs de rap, de hip-hop, mais aussi de bien d'autres genres musicaux, y compris la musique classique.

Si on pogote désormais à cœur joie devant toutes sortes de concerts, le pogo prend d'abord sa source dans la culture punk. Certains en attribuent la paternité à Sid Vicious, qui sautait frénétiquement sur place, dans la fosse, pour essayer de voir ses idoles les Sex Pistols – qu'il rejoindra ensuite comme bassiste. En 1977, la revue française Rock & Folk écrivait : « Le pogo se pratique de la façon suivante : dès les premiers accords d'Anarchy in the UK, vous sautez à pieds joints de bas en haut, et le plus haut possible. Ce faisant, vous essayez de déséquilibrer vos voisins et vous leur assénez virilement coups de pied et coups de dents. »

« Des règles implicites »

Car, dans un pogo, on peut au minimum perdre une chaussure, au pire saigner du nez ou se faire une entorse. « Comme quand on fait du sport », estime Audrey Tuaillon Demésy, spécialiste de la culture punk et professeure à l'université Marie-et-Louis-Pasteur de Besançon. Mais, même dans « cet espace autogéré et spontané » où règne le désordre, « il y a des règles implicites », tempère-t-elle. Par exemple, « il y a certaines parties du corps que l'on ne peut pas toucher : les parties génitales, la tête ». Et puis, c'est un moment communautaire pendant lequel on prend soin les uns des autres. Pour la sociologue, « un bon pogo, c'est quand des inconnus viennent vous faire un câlin à la fin pour vous dire qu'ils sont heureux d'avoir vécu ce moment avec vous ».

Ce n'est pas Diane, 53 ans, qui dirait le contraire. Cette grande amatrice de metal a écumé tous les types de pogos possibles. « Il y a le wall of death, quand la foule s'ouvre en deux avant de se rassembler d'un coup ; le viking, quand on rame assis par terre, ça met toujours une bonne ambiance ; ou encore le circle pit, quand on tourne en rond en courant tous dans le même sens. » Le 22 mars, à l'Elysée-Montmartre, au concert du groupe de metal allemand Feuerschwanz, « les chanteurs sont descendus et on a tourné autour d'eux, raconte Diane. C'était génial : les femmes étaient vers le milieu du cercle, parce que c'est moins dangereux et que les autres peuvent les ramasser si elles tombent ». Si le pogo est, au départ, majoritairement masculin, « la place des femmes progresse » au fil des ans, souligne Audrey Tuaillon Demésy.

Fabrice, 52 ans, originaire de Seine-et-Marne, est, lui aussi, mordu de metal. S'il a des souvenirs impérissables de certains pogos, il a aussi vécu des moments un peu trop intenses à son goût. Par exemple à un concert du groupe de rock Royal Blood : « Je n'ai fait que porter des gens, je n'en pouvais plus !, avoue-t-il. J'avais les bras qui tremblaient, et j'ai fini avec les lunettes tordues. » A quel autre moment, dans la vie, accepte-t-on ainsi d'être bousculé, touché, poussé, porté ou rattrapé par des inconnus ? Audrey Tuaillon Demésy répond en souriant : « J'ai beau chercher, je ne vois pas. »

Lors d'un pogo à l'Elektric Park Festival, à Chatou (Yvelines), le 3 septembre 2020.

Amaury Cornu / Hans Lucas.

[Cet article est paru dans La Matinale du Monde](#)

Illustration(s) :

Lors d'un pogo à l'Elektric Park Festival, à Chatou (Yvelines), le 3 septembre 2020..

© 2026 <https://www.lemonde.fr>. Tous droits réservés.

Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

0Xf6PPrvGSSVR6iDRa6x-zOGABXwpJD6MgKb554dD6UjnYiSPdT6Dpj2SUb3zW8qDZ_HGGd8E6GscOUEGiZsh4oFMoj9KwM8N0uXNcMG73oYzgx

news-20260827-LMT-edd×cmoma×c20260827×ca942fb14bd22eb9f31b2cb09a454e20c9f436569